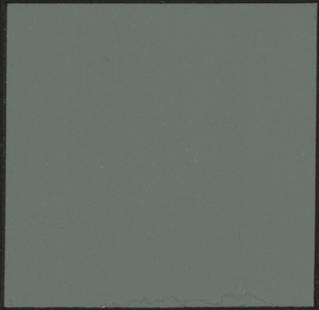
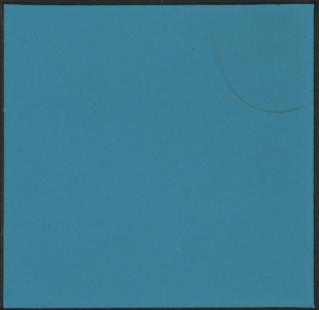
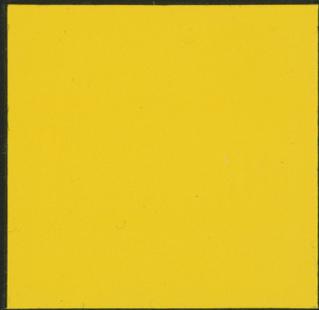
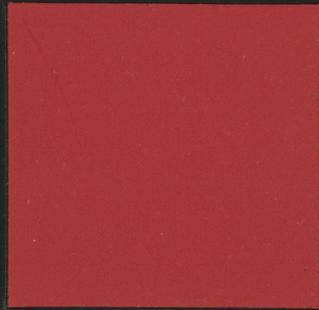
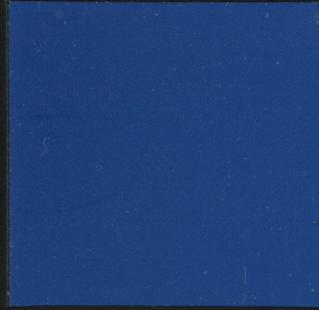
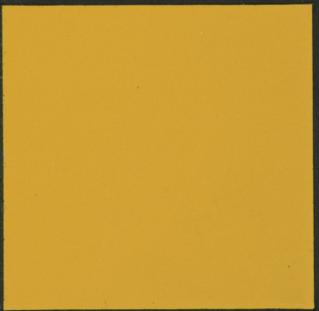
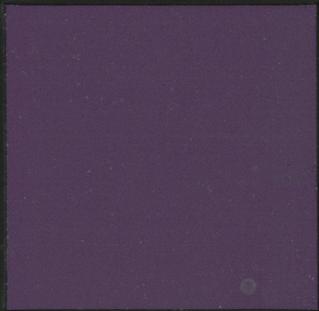
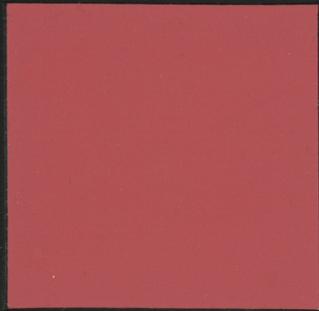
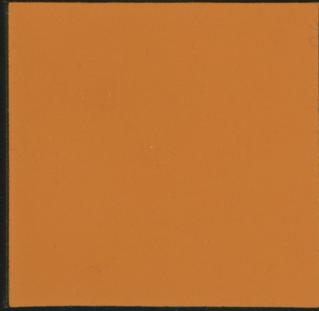
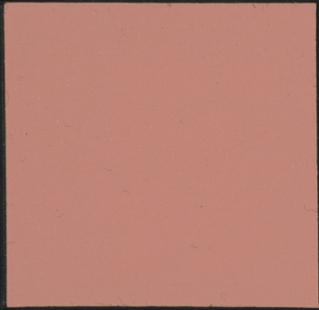
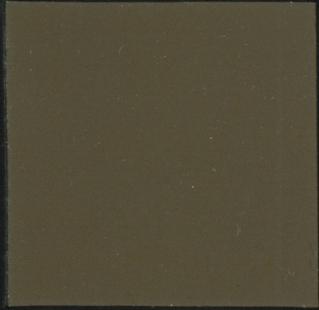


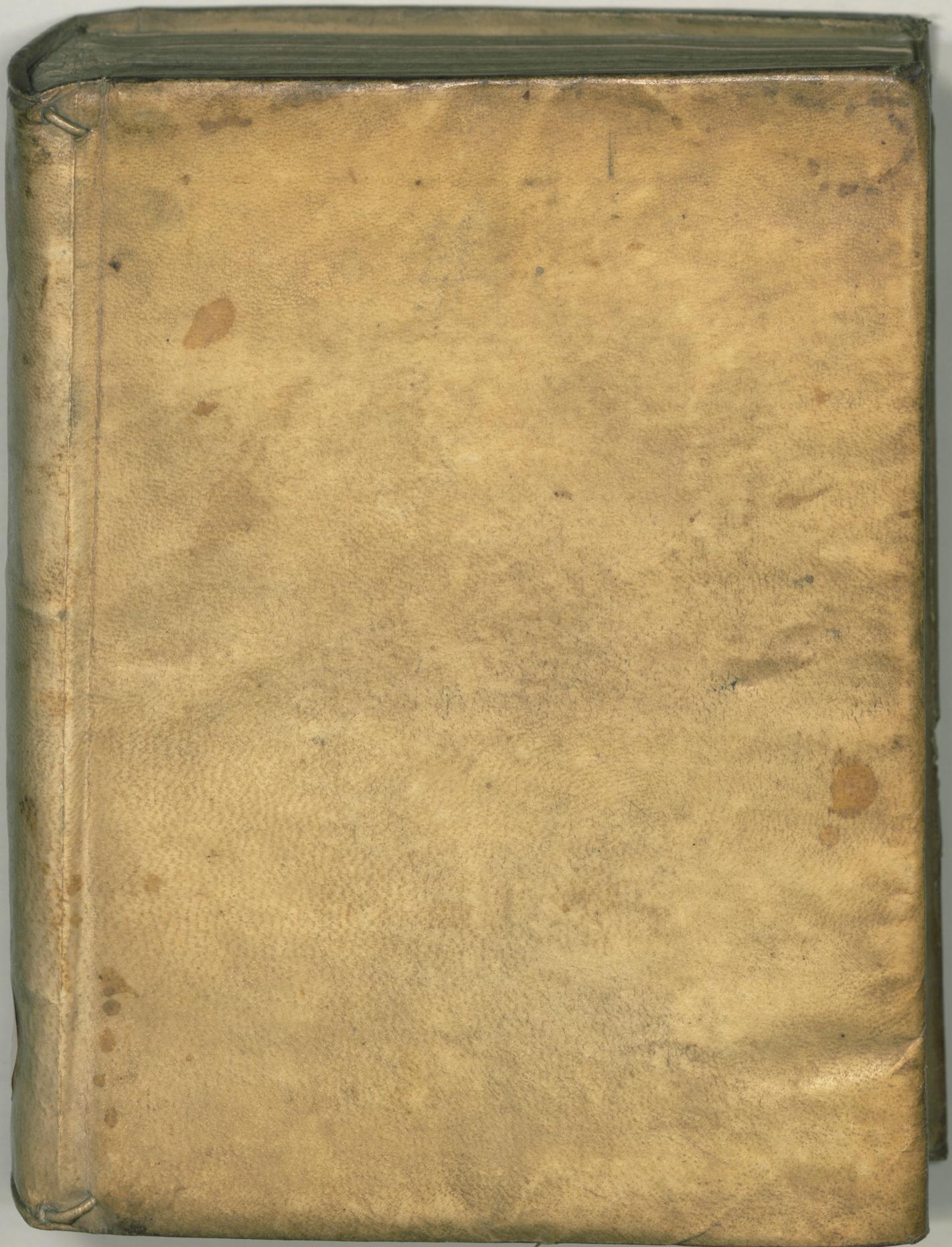
colorchecker CLASSIC

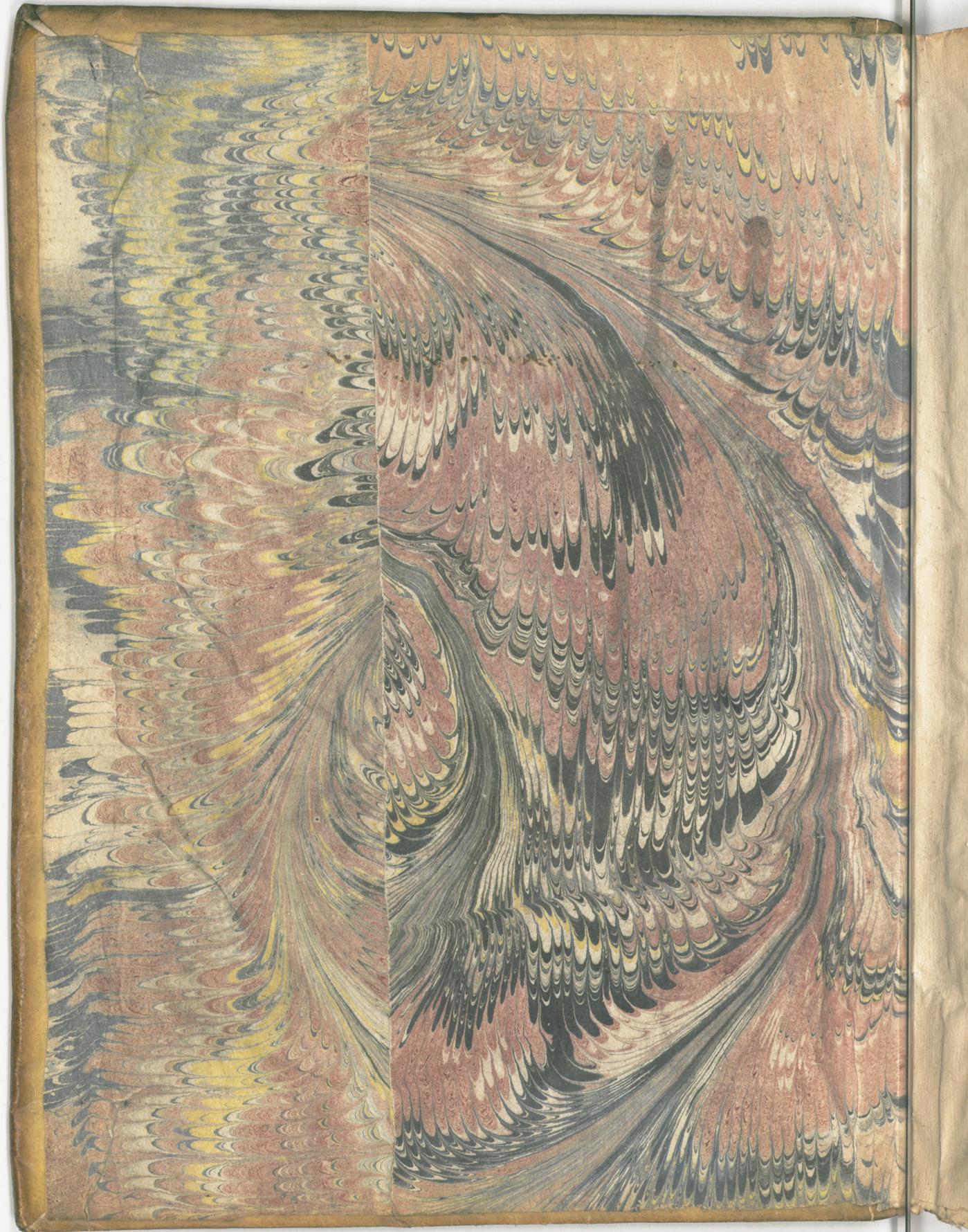


x-rite



A
1285





A12854

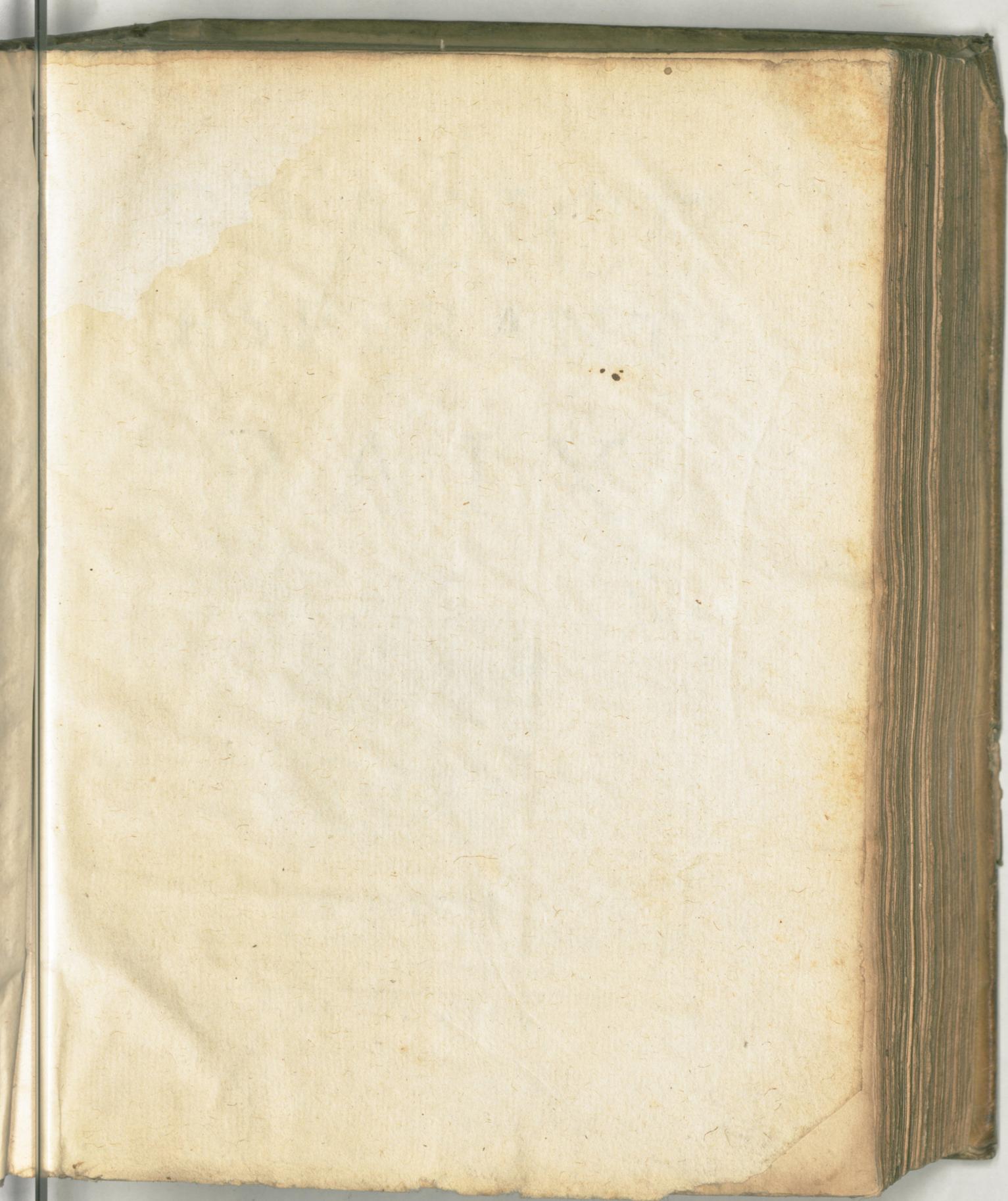
~~est quatorze~~ quatorze

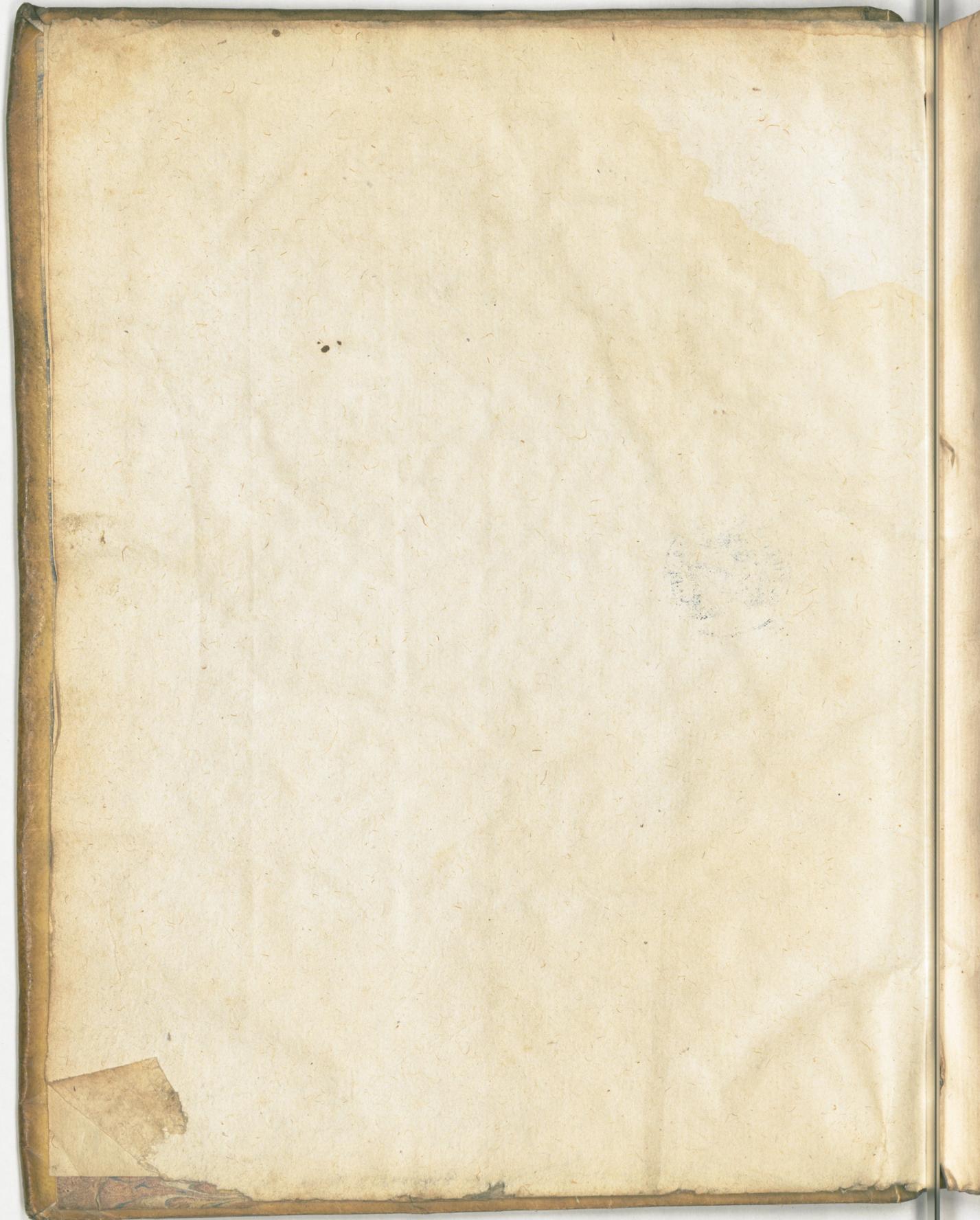
Eulene pla Collection des Manuscrits
Les pièces n^o 52, 13, 47

HERNA

~~Handwritten scribble~~

74:61





30
L'OMBRE

DV GRAND

ARMAND

CARDINAL

D V C

DE RICHELIEV.

PARLANTE A LVLES

MAZARIN.



A PARIS,

Chez FRANÇOIS NOEL, rue Saint Jacques, aux
Colomnes d'Hercules

M. DC. XLIX.

30

L'OMBRE

ARMAND

CARDINAL

DE RICHELIEU

PARLEMENT A VES

MAZARIN



A PARIS

chez le Citoyen de la Harpe, Libraire, au Salon de la Bibliothèque Nationale, sous le Vestibule

MDCCLXIX

3

L'OMBRE DV GRAND ARMAND

Cardinal Duc de Richelieu, parlante à Jules Mazarin.

'EST vn des Attributs de la gloire infinie dont ie iouis avec les Esprits bien-heureux, de voir toutes les choses du monde distinctement d'un seul regard, & sans confusion, non pas seulement les passées, & les presentes: mais aussi celles qui seront iusques à la consommation des siecles.

Le grand Dieu que nous adorons, & auquel nous sommes vnis par vn lien d'amour indissoluble, ne nous a rien caché que le seul iour du iugement dernier: & pour ce secret, qu'il ne nous a pas voulu reueler, nous ne souffrons point de diminution de felicité, hors laquelle connoissance, & voyans Dieu face à face, nous voyons en luy toutes ses idées, qui dans son essence diuine, ne sont point differentes de luy-mesme. S'il y a de la distinction entre elles, c'est lors que nous les considerons comme hors de cette diuine Essence, qui nous comblant de sa lumiere, nous les fait connoistre iusques à la moindre circonstance, & nous porte encore par cette voye en l'admiration de son immense grandeur.

Ce discours que ie vous fais, mon trop indigne successeur, surpasse les forces de vostre esprit, qui s'appliquoit autrefois auprès de moy, plustost à la Politique de l'État, dont vous renuersez auourd'huy les maximes, & les fondemens, qu'à la contemplation de vostre dernière fin. C'est pourquoy le moindre de vos soins est de seruir Dieu, & la Religion, dont le zele m'a tousiours esté fort cher, durant que i'ay agi comme Ministre de la France, à laquelle i'ay laissé les moyens, non pas seulement de conquerir toute la terre: mais aussi ceux de posseder encore l'Empire du Ciel, dont i'ay commencé de monstrier le chemin par mon Catechisme, & dont l'on trouuera la fin dans mon Liure de la Perfection du Chrestien.

La contrarieté de nos inclinations vous a diuertie de la voye où i'auois entrepris de vous guider, & i'auois pensé que vous soutenant de vostre naissance, il suffiroit de vous eleuer au Cardinalat, & de vous

faire tres-riche: & qu'ainsi ayant borné vostre ambition, & satisfait à vostre auarice, vous trauaillerez pour la grandeur de l'Estat, pour la paix le repos, & le salut des peuples, & pour l'extirpation de l'Herésie. Mais vostre insatiable cupidité s'est accruë par le pouuoir que vous auez eu sur les tresors du Royaume: en quoy vous imitez le feu qui s'augmente à mesure qu'il trouue plus de matiere pour brusler; & ainsi ce grand amas de richesses, que vous vous estes iniustement acquises, vous a fait monter iusques à l'insolence, & au point mesme de vouloir estre Maistre souuerain, au lieu de vous contenter de la qualité de Ministre.

Vous deuez prendre exemple sur ma fortune, & sur ma conduite, qui ont (ce me semble) laissé à la posterité les modeles pour former, & perfectionner mesme les actions d'un vray, d'un iuste, & d'un fidele Ministre d'Estat. Si vous auiez consideré, que si quatre à cinq millions, que j'ay laissé tout au plus à mes heritiers, ont bien esté capables d'emouuoir contre moy l'enuie de plusieurs François, combien que vingt-deux ans de seruice eussent bien deu m'en exempter; puis qu'on ne murmuroit point contre tel Partisan de quinze ans qui en a laissé deux fois dauantage Vous, qui estes vn estranger, n'eussiez pas creu pouuoir dérober à la France en quatre ans, quatre fois plus que ie ne possedois à ma mort, sans attirer au mesme temps sur vous l'indignation des defenseurs de la Monarchie, & la plainte, & en suite la fureur des peuples:

Quel soin auez vous iamais eu de recompenser la Vertu, & de secourir les pauures? Nommez-nous quelques personnes indigentes & de merite à qui vous ayez departy des bien-faits secrets, ou que vous ayez eleuées par cette seule consideration? Auez vous comme moy fait florir les Lettres? Auez vous, comme j'ay fait, eleué à la Prelature plusieurs personnes de doctrine, qui d'Euesques que ie les ay fait deuenir, n'estoient que de simples Prestres, grands Predicateurs à la Verité, mais qui n'estoient pourueus d'aucuns Benefices pour faire valloir leur merite? Auez-vous iamais eü la pensèe de former, comme moy, vne illustre Academie, & faire vn fonds pour donner des pensions à tous les bons esprits qui la cõposoient? Vostre inclination ne vous porte pas à de si belles choses; les mediocres vous plaisent mieux; & vous aimez dauantage le jeu & les desbauches, que vous ne vous plaisez à mettre les pauures vertueux à l'abry de la necessité; Demandez à de telles gens qui sont venus à ma connoissance, avec quel

quel soin j'ay tasché de les assister à mon possible; Combien de Gentilshommes incommodés ont ils receu de marques de ma liberalité, sans me les auoir demandées? Employez-vous, comme ie faisois, les reuenus des biens de l'Eglise à l'entretien de quatre cens Missionnaires, qui combattoient incessamment l'Herésie par le glaue de l'Euangile, ou qui s'instruisoient par mes ordres à la milice de l'Eglise? Donnez vous la subsistance à de patures Maisons religieuses, comme moy? Auez-vous releué les Temples, & leurs Autels, à la gloire du Tres haut? Auez vous ressusité les fondemens des Seminaires sacrez des Docteurs de l'Eglise? C'estoit à ces choses là, seigneur Iules, qu'estoient employez les reuenus de mes Benefices, sans que iamais i'en aye vsé autrement, depuis que les liberalitez magnifiques du Roy m'eurent donné les moyens de me passer du bien d'Eglise. Mais vous, ô mon inconsidere successeur! quelles preuues donnerez vous de vostre pieté, ou de vostre erudition? Mais bien plustost quels scandales vostre imprudence, ne fait elle pas contre la pieté mesme: puis qu'on n'est plus estimé innocent dès qu'on sçait que l'on a quelque confiance avec vous?

Vous me repartirez, peut-estre, que i'auois auprès de moy plusieurs personnes qui sont encore à vostre suite. Il est vray que les mesmes bouffons qui sont dans vostre cabinet, pouuoient quelquefois entrer dans le mien. Ma Politique le permettoit pour me garder de leur médifance, & i'aimois mieux souffrir leurs plaifanteries & mataffinades, que de m'exposer à leur calomnie. Mais vous ne trouuez pas que ie les aye admis en mes conseils secrets, comme vous auez fait. Ie ne considerois ces hommes, que comme des personnages de Comedies, & non pas comme des Sages, pour ce que ie connoissois la portée de leurs esprits, & vous l'auiez desia connu à vostre propre dommage, quand vous vous estes laissé persuader par ces Pantalons (que vous pourrez bien mener avec vous à Venise) qu'il falloit abbatre l'autorité du Parlement de Paris, & mal traiter indignement ses Officiers: & puis que vous estes comme Regent, vous pouuez bien les traiter en Escoliers.

Ce n'a pourtant pas esté par leur aduis (Messer Iules) que pour vous rendre Maistre de la personne du Roy, vous auez cassé sa

6

garde de Mousquetaires à cheual: car s'ils eussent connu ce dessein, ils n'eussent pas manqué de le deceler. Vous leur distes bien que la dépense en estoit inutile. Et sur ce pretexte sordide, vous ostâtes au Roy cette seureté incorruptible, & qui sans comparaison, estoit plus necessaire à vn Roy mineur, qu'elle n'estoit au feu Roy son Pere, qui l'auoit establie par mon conseil. En effect, comme vous estes naturellement si vilain, & auare, que les bienfaits que l'on reçoit de vous, sont à vostre aduis, comme autant d'exactions qu'on vous fait, les sots pouuoient croire que c'estoit par bon mesnage que vous retranchiez l'entretien de ces Gardes: mais les Sages virent bien que le Chef vous en déplaisoit, pour ce qu'il estoit trop genereux, pour ne s'opposer pas à vos pernicieux desseins, quand il vous prendroit enuie de les executer. Vous sçauiez bien que ce petit Corps, dont la dépense n'eust pas cousté en dix ans, ce que vos escuries, vos ballets, & vos flateurs ont consommé en moins de trois, estoit remply de Gentilshommes courageux, bien vnis, & que le feu Roy estimoit comme autant de Capitaines, & vous estiez bien informé, qu'estans proches de la personne de sa Maiesté, ils eussent genereusement empesché le rapt que vous en auez fait desia plusieurs fois, apres auoir enleué l'esprit de la Reyne, par vos industries captieuses, & remplies d'imposture & de calomnie. Vous estes poltron, deffiant & traistre, de sorte que quand vous n'adiousteriez pas le mensonge à ces qualitez qui vous sont toutes naturelles (grands defauts, dont i'ay tousiours esté exempt) vous feriez tant de faux pas, qu'à la fin vous y perirez, si vous n'y preuoiez de bonne heure. Mais afin que vous puissiez les employer vtilement pour vous sauuer du peril où ie vous voy. Ne vous fiez plus aux flateurs qui vous retiennent, ny à vostre presumption, & apres auoir derobé le bien de la France, dérobezvous d'elle secrettement, & au plustost, si vous estes sage; & si vous estes homme de probité, ie vous conseille de restituer.

Il ne faut pas que vous vous estonniez si ie vous reproche vos trahisons, pourquoy rebutâtes-vous en l'an 1644. vne personne de qualité, avec qui i'auois moy-mesme negocié, par des lettres escrites de ma main, & par personnes interposées, pour la reduction du Royaume de Naples, & sa reunion à la Couronne

7
de France? Direz-vous point encore, comme vous avez desia fait, par vne fourberie autant impertinente que fausse, que vous craigniez, que ce Seigneur venu de quatre cens lieues, sur la foy de mes depesches qu'il vous monstra, aussi bien que celles des sieurs de Chauigny & de la Barde, ne vous assassinaist, & que vous auiez receu vn aduis d'Italie, qu'il estoit venu en France vne personne de ce pays-là pour vous poignarder?

Mes lettres, celles d'un Secretaire d'Etat, & du sieur de la Barde, qu'il vous fit voir, deuoient-elles point dissiper cette terreur Panique? mais qui plus est, ne scauiez-vous pas cette negociation? & suppose que vous eussiez eu quelque suiet de soupçon, ne pouuiez-vous pas negocier avec luy par l'entremise du sieur de Chauigny, ou de quelque autre personne secreta, & fidele à sa Maiesté, & mettre par cette voye vostre vie hors du peril, & faire mesme punir l'assassin, si l'aduis se fust trouué veritable? Deuiez-vous le laisser huit mois entiers à Paris sans conferer avec luy, soit par vous, ou par personne de creance?

Vostre soupçon mal imaginé est vne excuse si grossiere qu'elle est indigne d'un esprit Italien, & qui fait gloire en soy mesme de surpasser en fourberie les plus dissimulez. On scait bien que vostre ame Espagnole, aussi bien que vostre naissance, a voulu étouffer cette haute entreprise, qui estoit glorieuse à l'Etat & infaillible dans la suite, selon le cours de la prudence humaine: & ce fut à la mesme fin que quand ce Seigneur qui vous estimoit bon seruiteur du Roy vous auertit que N. (qu'il ne connoissoit pas pour vostre Banquier (payoit en France les pensions d'Espagne, & que la prouision luy en venoit d'Allemagne; ce fut dis-je, à ce dessein que vous fustes tout surpris de cet aduertissement que vous scauiez estre trop veritable, vous esloignâtes ce Seigneur, & l'abusastes d'abord de vaines esperances, n'osans pas tout à coup luy donner à connoistre que vous estiez de la faction d'Espagne. Apres l'auoir tenu six semaines en suspens, vous luy fistes dire par le Comte de Briene qu'il se retirast, en quoy vous trompastes l'esprit de ce Secretaire d'Etat, qui passoit vostre tromperie illusoire, pour des veritez constantes, qu'il n'osoit pas vous contredire, combien que son sens y repugnât. Quelque excuse que vous puissiez prendre pour obscurcir cette lumiere, la

verité que ie dis, & qui sera toujours la plus forte, vous conuainct de trahison à la France, ou bien elle vous doit faire chasser du Ministère comme negligent & incapable. Car puis que ce Seigneur, enuoyé par les Grands du Royaume, venoit reprendre la trace qu'il auoit commencée avec moy, & puis qu'il s'offroit de vous faire voir clairement que N. payoit les pensions d'Espagne, pourquoy ne parliez-vous pas de cette affaire au Conseil, ou aux Princes, qui n'en ont iamais rien sceu? Et pour quelle raison n'esclaircissiez vous pas cet aduertissement? Les propositions estant auantageuses, ne falloit-il pas y entendre, & l'aduis estant impottant, ne falloit il pas du moins en approfondir la verité? Vous n'auiez garde de choquer le Roy d'Espagne, & vous ne pouuiez pas vous resoudre de mettre ésmains de la Justice ce-luy qui estoit complice de vostre peculat, & qui a transporté en Italie tant de millions, en si belles especes d'or, qui par mes soins ont esté si bien reformés.

L'adiouste à cela que la trahison faite à Naples sur la personne du Duc de Guise, est vn ouurage de vostre esprit, & que le traistre ayant appelé pour garant vne personne qui receuoit vos ordres en Italie, n'a-t'il pas confirmé par ce moyen cette malheureuse verité?

Auez-vous iamais veu que j'aye refusé de parler à tous ceux qui desiroient m'entretenir des affaires d'Estat, voire mesme des affaires priuées? Je suis certain que ie ne refusay iamais d'audience à qui me l'a demandée. Les propositions, impertinentes mesmes, m'ont donné quelquefois suiet de m'égayer: mais ie n'ay iamais esté inuail à ce point d'en prendre auantage en la presence de ceux qui se rendoient ridicules. Je puis dire que cette facilité a souuent rencontré des aduis d'importance dans la bouche de personnes qui connoissans vostre impertinente grauité, vous considerent comme vn ambitieux ignorant, grand fourbe, & incapable de la place où vous estes mis. Il faut qu'un Ministre d'Estat soit courtois, affable, liberal, humble, & homme de vertu & de foy. Tout le contraire de ces qualitez que j'ay possedées, & qui m'ont acquis apres ma mort l'estime que la calomnie enuieuse m'auoit voulu raurir durant ma vie, est proprement le racourcy de vostre inclination, qui

ne trouuera pour sectateurs, que ceux que vous auez attachés à vos interets, à la faueur de l'authorité de la Reyne, à qui vous auez persuadé qu'en vous abaissant c'estoit choquer sa puissance & mespriser ses volontez.

Il faut que ie vous auoué sans flaterie, que ie n'eusse iamais esté capable d'une pensée si ridicule aux estrangers & pernicieuse pour nous, comme a esté celle d'enleuer le Roy en pleine nuit: & mander en suite aux Bourgeois de Paris qu'aucuns esprits seditieux du Parlement auoient correspondance avec les ennemis de l'Estat, & qu'ils auoient obligé leurs Maiestéz à cette retraite.

Dites-moy pauvre imprudent, n'avez vous pas veu que cette imposture estoit aussi grossiere que fausse, & que c'estoit indignement offencer l'authorité & la grandeur de sa Maiesté Royale, de la faire fuir de Paris, quand bien il y auroit eü (ce qui est faux) des esprits seditieux dans son Parlement; & d'auoir fait faire au Roy ce qu'un simple Bourgeois auroit eü honte de faire, ayant vingt amis pour le deffendre?

Si cét aduis estoit veritable, pourquoy sa Maiesté n'enuoyoit-elle pas ordre à son Parlement de se saisir des personnes des accusez, & pourquoy n'enuoyer pas aussi les accusateurs avec bonne garde, pour faire le procez aux vns ou aux autres? Alors si le Parlement en eüt fait refus, il eüt esté coupable & complice de cette coniuuration contre la personne sacrée de sa Maiesté.

En vain ie m'arresterois à dissiper vne fourbe si manifeste, il me suffit de vous dire que vous estes vn lasche & tres pernicieux Ministre d'Estat.

Si les poulets d'Inde qui estoient à Ruel au temps des Batailles premieres, pouuoient parler à il vous reprocheroient vos coyonneries & vos laschetéz; puis qu'un Renard ou quelque autre beste les ayant fait vne nuit partir & voler d'effroy dans le pare, vous en eustes vne si forte alarme, qu'à peine on püt vous rassurer. Au fonds, ne voyez vous pas l'aersion que toute la France a conceüe contre vous, & cela estant, & puis qu'elle la met en trouble, si vous estiez genereux & bon

Ministre d'Etat, ne deuez vous pas preferer la tranquillité publique à vos propres interrests, & vous laissez ployer à ce torrent qui vous emportera si vous y résistez. Vostre esprit est bien esloigné de la generosité de ce Cheualier Romain, qui ayma mieux sacrifier sa vie à sa patrie pour fermer le precipice qui s'estoit ouuert dans Rome que de la voir affligée d'un ardidement qui pouuoit estre finy par l'engloutissement d'un simple criminel.

Or puis que vous n'estes ny Sage, ny Fidele, ny affectionné à la France, ie preuoy que vous ierez chassé avec honte, de la place que j'ay glorieusement occupée, si de vous mesme vous ne vous euadez comme ie vous l'ay dit naguere. Le meilleur aduis que ie puisse vous donner, est de vous retirer & au plus tost sans attendre la fureur du Normand. Par ce moyen qui est le seul qui peut donner la paix à la France, vous la metrez en estat d'enuoyer ses forces contre ses autres ennemis, vostre retraite auant sera ses victoires, & l'on dira que si vous ne les auez auancées, à tout le moins vous auez tres-bien fait pour vostre seul interrest de croire vn sage Politique.

Les veritez que ie vous reproche sont exemples de passion, comme ce que ie dis de moy se trouuera sans vanité, & en effect, les Esprits bien-heureux sont au dessus de ces passions, qui dans les reproches que l'on vous fait là bas se trouueront bien eloignées de la moderation avec laquelle ie vous remonstre vos defauts trop veritables.

Ceux qui persecutent encoré auourd'huy ma memoire, disent que pour la rendre glorieuse à la posterité, ie vous choisissis exprés pour mon successeur, afin que vos imperfections reuelassent mes vertus, & qu'elles fissent conhoistre à la France apres ma mort, qu'on m'auoit iniustement hay durant ma vie. Mais vostre Ministère est vn effect de la Prouidence de Dieu, qui voulant mesme estendre mes iours & me compenser sur la terre, & punir ceux qui ont insulté sur ma reputation, a permis que vostre brigandage, vostre lacheté, vostre tyrannie & vos traïssons, soient auourd'huy les verges qui les chassent, aussi bien que les peuples de leurs pechez. Or comme il n'appartient

qu'à sa Divinité de tirer de bons effects d'une mauvaise cause
il luy a pleu se servir de vos vices pour reprimer les leurs, &
satisfaire à sa Iustice, & employer vos imperfections, pour don-
ner plus de lustre & de relief à la hauteur de ses luyemens,
& à la grandeur de ma gloire.



F I N.

